



HAL
open science

Le médiévalisme a quarante ans, ou : “ L’ouverture qu’il faudra bien pratiquer un jour... ”

Vincent Ferré

► **To cite this version:**

Vincent Ferré. Le médiévalisme a quarante ans, ou : “ L’ouverture qu’il faudra bien pratiquer un jour... ”. Médiévales, 2020, 78 (78), pp.193-210. 10.4000/medievales.10878 . hal-03073939

HAL Id: hal-03073939

<https://hal.science/hal-03073939>

Submitted on 16 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Le médiévalisme a quarante ans,
ou : « L’ouverture qu’il faudra bien pratiquer un jour... »¹**

Médiévales, 78, Presses Universitaires de Vincennes, 2020, p. 193-210

Vincent Ferré

Université Paris-Est Créteil, « Lettres Idées Savoirs » (UR 4395)

En cette année 2019, le médiévalisme moderne – conçu comme l’étude de la réception du « Moyen Âge » dans son versant savant, érudit, et son versant créatif, artistique – fête ses quarante ans. C’est en effet en 1979 que Paul Zumthor a prononcé à Beaubourg des conférences publiées l’année suivante², et que Leslie Workman a lancé du côté américain la publication d’une revue, *Studies in Medievalism*. Effet de l’esprit du temps ? La simultanéité est remarquable également en ce qu’elle illustre certaines des divisions fondamentales de ce domaine de recherche : linguistique, culturelle, disciplinaire.

Les deux ouvrages examinés ici – un « *Companion* » et un volume issu d’un colloque – proposent des synthèses ou des études de cas liées à diverses facettes des recherches médiévales récentes, en même temps qu’ils révèlent (sans que ce soit intentionnel) des pistes possibles pour parvenir à une meilleure reconnaissance et à une affirmation de ce domaine : en particulier par le dépassement des clivages qui perdurent depuis quatre décennies au moins.

L’objectif affiché du *Cambridge Companion to Medievalism* dirigé par Louise D’Arcens est de proposer des synthèses à un lectorat d’étudiants, de collègues ou de lecteurs curieux³ ; il en est de même pour le volume dirigé par Bettina Bildhauer et Chris Jones, *The Middle Ages in the Modern World. Twenty-First Century Perspectives*⁴, dont les textes proviennent d’une sélection draconienne de sept des cent vingt-sept communications proposées en juin 2013 lors d’un congrès homonyme, à l’université St Andrews (Écosse), première de quatre rencontres scientifiques à ce jour. La sélection a été augmentée de sept autres textes commandés pour le volume (et d’une traduction d’un texte paru en allemand), dans l’intention de prendre en compte des aspects moins attendus du médiévalisme.

Défense et définitions du médiévalisme

Dans *The MAMO*, le « Moyen Âge » est d’emblée présenté comme une construction. L’introduction (signée des deux directeurs d’ouvrage) dense et stimulante évite l’écueil de nombreux ouvrages critiques qui se concentrent sur les « traces » supposées du Moyen Âge dans la modernité, en oubliant que l’objet n’est pas donné d’emblée – ce que rappelait pourtant

¹ P. ZUMTHOR, *Parler du Moyen Âge*, Paris, 1980, p. 21.

² P. ZUMTHOR, *ibid.*, 1980.

³ L. D’ARCENS dir., *The Cambridge Companion to Medievalism*, Cambridge, 2016 : désormais *Companion*.

⁴ B. BILDHAUER et C. JONES dir., *The Middle Ages in the Modern World. Twenty-First Century Perspectives*, Oxford, 2017 : désormais *The MAMO*.

il y a vingt ans un ouvrage fondateur de Michèle Gally qui mobilisait la notion de « rémanence »¹. Ici, l'accent est mis sur la dimension « mythique », « imaginaire » voire « métaphorique », du Moyen Âge et sur l'importance que lui confère la modernité pour se penser en miroir, par contraste². Le médiévalisme est défini par la prise en compte de l'imaginaire, donc par distinction avec les études médiévales, censées privilégier une approche factuelle ; les auteurs reprennent, d'une certaine manière (positive), la distinction opérée par Umberto Eco entre médiévisme et médiévalisme³, ce dernier étant accusé par Eco de manquer de rigueur. Une perplexité naît cependant chez le lecteur puisque les directeurs d'ouvrage estiment que la distinction des deux domaines est claire, alors même qu'ils présentent le médiévalisme comme « métadiscipline » *et* comme une partie des études médiévales⁴.

La présentation linéaire des articles est précédée par un exposé tripartite rappelant tout d'abord que, dès le XIV^e siècle, le Moyen Âge a été présenté comme une période de transition. Est ensuite décrite à grands traits l'idéologie du progrès développée au XIX^e siècle (étrangement, les rappels allusifs ignorent les analyses développées, pour les arts et la littérature, par une Germaine de Staël dans *De la Littérature*, en 1800) qui induit un rabaissement du Moyen Âge, d'ailleurs utilisé pour dénigrer, par le biais d'une comparaison, tel fait ou tel événement historique comme « médiéval(e) » (ou plutôt, en français, comme « moyenâgeux ») pour faire ressortir leur altérité. Enfin, la présence de références « médiévales » dans l'industrie culturelle (séries, films, jeux vidéo, littérature dite populaire) est évoquée, sans que soit interrogée la question de l'authenticité de ces références, qui apparaissent bien souvent médiatisées par des intercesseurs – il n'est que de songer à J. R. R. Tolkien servant de relais pour des jeux vidéo ou des romans de fantasy qui ne sont pas directement entés sur le « Moyen Âge ».

De cette introduction développant un discours très valorisant pour le médiévalisme, on retiendra d'une part l'ancrage présentiste explicitement assumé – dans une forme de réflexivité attentive à la subjectivité et au contexte de travail des chercheurs ; d'autre part l'accent mis sur les XX^e et XXI^e siècles, plutôt que sur la période fréquemment couverte par les études médiévalistes anglophones, à savoir le XIX^e siècle ; enfin, l'invitation à un dialogue avec les historiens, médiévismes ou modernistes, dont les travaux ont pour point commun une réflexion sur l'altérité du Moyen Âge, ainsi qu'avec les créateurs, qui entretiennent à l'inverse un rapport de proximité (ou du moins, qu'ils ressentent comme telle) avec cette même période.

Plus succincte, l'introduction du *Companion* reste en retrait sur des points essentiels. Prenant acte de la reconnaissance que constitue, pour ce champ, une publication aux presses de l'université de Cambridge, Louise D'Arcens propose une définition du médiévalisme fondée, sous le patronage explicite d'Umberto Eco, sur la distinction du Moyen Âge historique (dont témoignent des artefacts) et du Moyen Âge imaginaire ; une telle opposition binaire mériterait sans doute d'être nuancée, en prenant en compte (comme Jeff Rider propose de le faire, dans ses publications en langue anglaise ou en français⁵) le rôle de l'imagination, de la projection, dans la construction de mondes imaginaires, à partir d'artefacts. En outre, cette simplification est à rapprocher de l'essentialisation du « Moyen Âge » utilisé comme référent dans la

¹ M. GALLY, *La trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Paris, 2000.

² *The MAMO*, p. 1.

³ U. ECO, « Dreaming of the Middle Ages », in *Faith in Fakes. Travels in Hyperreality*, Londres, 1986 (pour la version anglaise).

⁴ *The MAMO*, p. 2.

⁵ Voir par ex. J. RIDER, « L'utilité du Moyen Âge », *Itinéraires*, 2010-3 [en ligne : <http://journals.openedition.org/itineraires/1800>, consulté le 23 décembre 2019].

définition du médiévalisme proposée ici, comme étant « la réception, l'interprétation ou la recréation du Moyen Âge européen dans les cultures postmédiévales¹ ». La prise en compte du feuilleté temporel et de la diversité de ce « Moyen Âge » n'intervient que plus loin dans l'introduction, sans contrebalancer l'effet d'ensemble ni répondre à certaines difficultés logiques (le « post-médiéval » supposant des bornes au « médiéval »). Il n'est donc pas surprenant de retrouver des traces de cette essentialisation dans certains articles (Dell, Kline, Barrington, Bildhauer...). Une telle hésitation rejoint d'ailleurs d'autres interrogations du lecteur, par exemple sur la position défendue par l'introduction à propos de la faculté supposée qu'auraient les œuvres néo-médiévales à atteindre dans son essence le « passé médiéval "authentique"² ». Qu'un *Companion* (destiné au public d'étudiants, d'enseignants et de lecteurs curieux) comporte des oppositions binaires ou des implicites dans le déploiement de la notion de « Moyen Âge » apparaît de nature à engendrer des malentendus en cascade.

Dans ce volume, trois chapitres viennent heureusement préciser l'histoire du médiévalisme, proposer des réflexions théoriques sur le temps et ouvrir vers la question du transfert culturel, complétant ainsi l'introduction – mais sans ordre particulier, puisqu'ils sont disposés au fil du recueil. La temporalité est au cœur de l'article de Stephanie Trigg, qui s'interroge sur la façon dont on confère du sens au passé, dont on conçoit la « différence » temporelle ou la translation entre passé et présent. Prenant en compte des travaux historiques modernes (et le regard, parfois négatif, porté sur les conceptions du temps par les textes médiévaux), elle examine les métaphores spatiales utilisées pour renvoyer au passé et en particulier au Moyen Âge, y compris dans des exemples empruntés à des fictions populaires ; ces pages stimulantes, inspirées en partie par Carolyn Dinshaw (voir *infra*), formulent des interrogations fécondes, mais sans répondre à une série d'interrogations : ainsi il n'est pas montré en quoi cette période historique se distinguerait des autres, telle que l'Antiquité, sur ce point³. La problématique de la périodisation, de la délimitation entre « Moyen Âge » et « Renaissance », « Moyen Âge » et modernité, est elle-aussi abordée par Mike Rodman Jones pour l'Angleterre lorsqu'il étudie l'importance de la Réforme (dans son rejet du Moyen Âge associé au catholicisme, qui produit en retour un discours médiévaliste pro-médiéval), l'instrumentalisation de la littérature médiévale à des fins polémiques, ou encore la référence à des auteurs médiévaux chez Shakespeare comme dans tout le théâtre, la poésie et la prose élisabéthains⁴. Enfin, le texte de Candace Barrington étudie des exemples, ancrés géographiquement et historiquement, de réappropriation et de transposition de trames narratives (comme telle adaptation nigérienne de Chaucer)⁵ ; mais faut-il pour autant promouvoir l'expression de « global medievalism », déclinée en trois sous-catégories (temporel, spatial, linguistique), pour penser ces phénomènes de translation déjà bien connus des études médiévalistes ?

Facettes du médiévalisme : arts, histoire, société et politique

¹ *Companion*, p. 1 : « the reception, interpretation or recreation of the European Middle Ages in post-medieval cultures » (notre traduction).

² *Companion*, p. 6.

³ S. TRIGG, « Medievalism and theories of temporality », dans *Companion*, p. 196-209.

⁴ M. R. JONES, « Early modern medievalism », dans *Companion*, p. 89-102.

⁵ C. BARRINGTON, « Global medievalism and translation », dans *Companion*, p. 180-195.

En lien avec les lignes dégagées dans son introduction, *The MAMO* est structuré en trois ensembles que l'on évoquera ici¹, en regard de chapitres du *Cambridge Companion*. Dans *The MAMO*, le médiévalisme est d'abord étudié d'un point de vue historique et politique, avec deux articles aux sujets originaux. Une analyse des controverses américaines sur le changement climatique évoque l'usage par des climato-sceptiques de l'épisode climatique des IX^e-XIV^e siècles connu sous le nom d'« optimum médiéval », pour contester les observations actuelles relatives à l'effet des actions humaines sur l'élévation des températures². Bruce Holsinger déconstruit les raccourcis et travestissements de la pensée, pour proposer un portrait piquant de représentants politiques américains dans leur amateurisme scientifique, en même temps qu'il en appelle à une collaboration accrue entre sciences et humanités. Partant d'une observation sur l'utilisation de la série néomédiévale *Games of Thrones* à des fins de promotion touristique de l'Irlande du Nord, le deuxième texte compare l'usage de plusieurs références médiévales dans la politique³ : d'une part, la figure du héros Cú Chulainn (dont le cycle est connu par des manuscrits VIII^e-IX^e siècles) revendiquée par les républicains désireux de célébrer les « Pâques sanglantes » de 1916 à Dublin puis (par un renversement) par les loyalistes en Ulster sur les peintures murales exécutées lors des « événements » nord-irlandais (dont le volume propose quelques reproductions frappantes) ; à l'inverse, la « Main Rouge » figurant sur l'emblème de l'Ulster mais utilisée aussi pour représenter l'Irlande dans sa globalité – cette ambivalence symbolique est retracée sur plus d'un siècle par l'article, qui s'achève sur un troisième exemple analogue, celui de Saint Patrick, associé au vert au fil des annexions politiques. Le lien avec le texte suivant se fait autour de l'identité, lorsque Patrick Geary examine l'écriture de l'histoire et la construction des identités nationales en partant de l'exemple d'historiens du XIX^e siècle (Guizot, Michelet, Balbo, Macaulay, Dahn...)⁴. Ces derniers ont fait du Moyen Âge l'objet privilégié de textes visant à écrire l'histoire d'une nation, sur un mode rapproché de la biographie ; sont ici montrées l'influence (bien connue) de Walter Scott, mais aussi l'hybridation entre approche historique et dimension autobiographique chez Michelet. Les remarques sur les pratiques parallèles d'écriture romanesque et historique chez des auteurs tels Cesare Balbo ou Felix Dahn amènent l'auteur à évoquer le débat à la fin du XIX^e siècle sur des discours finalement sentis comme concurrents, voire incompatibles. Les réflexions sur les formes que peut prendre l'histoire d'une nation laissent place, dans l'article suivant, à l'analyse de la représentation du Moyen Âge dans les livres d'histoire britannique pour la jeunesse, qui soulève les questions de la périodisation historique, ainsi que de la distinction entre cette période et celles qui la précèdent et la suivent⁵. Des problématiques bien connues du médiévalisme (création d'une image du « Moyen Âge », relation avec la modernité, identité nationale, délimitations temporelles, place de l'Église et de la guerre...) sont ici abordées à partir d'un corpus datant de 1750-1910, parfois négligé alors que certains titres

¹ En surlignant les noms des auteurs des contributions de *The MAMO*, pour les distinguer aisément de celles du *Companion*.

² B. HOLSINGER, « Thorkel Farserk goes for a swim : climate change, the Medieval Optimum and the perils of amateurism », dans *The MAMO*, p. 27-44.

³ E. BYERS, S. KELLY et K. STEVENSON, « 'The North Remembers' : the uses and abuses of the Middle Ages in Irish political culture », dans *The MAMO*, p. 45-72.

⁴ P. GEARY, « Writing the nation : historians and national identities from the nineteenth to the twenty-first centuries », dans *The MAMO*, p. 73-86.

⁵ A. LYNCH, « War, Church, Empire and the medieval in British histories for children », dans *The MAMO*, p. 87-101.

(écrits d'Austen, Dickens, Ruskin et Scott) sont toujours disponibles en ce début du XXI^e siècle au gré de rééditions.

L'importance du versant politique dans ce volume fait écho à la série d'articles consacrés, dans le *Companion*, au nationalisme, aux relations internationales et à la guerre. Bruce Holsinger choisit d'employer le terme de *neomedievalism* pour désigner une forme de médiévalisme peu soucieuse de véracité historique¹ – on objectera qu'isoler une sous-catégorie définie axiologiquement peut cependant apparaître peu justifié si l'on veut étudier le médiévalisme dans sa globalité. En l'occurrence, il s'intéresse aux analogies du discours relatifs aux relations internationales depuis la guerre froide lorsqu'elles mobilisent le « Moyen Âge » pour situer les origines de l'État et de la modernité politique occidentaux, afin de les opposer à l'organisation du bloc communiste ; ou pour penser de nouveaux modes de gouvernance (à l'instar de Hedley Bull dans *The Anarchical Society* en 1977) par le truchement d'un « modèle » médiéval qu'il ne s'agit pourtant pas d'imiter ; ou encore, plus récemment, pour formuler une pensée politique radicale anti-impérialiste². Certaines de ces analyses témoignent d'un rapport au Moyen Âge comparable à celui que met au jour Nadia Altschul dans le Chili du XIX^e siècle³ : le discours attaquant l'ancienne puissance mobilise (chez J. V. Lastarria, D. Sarmiento, deux des auteurs mentionnés ici) une certaine image du Moyen Âge espagnol, réduit à la barbarie, aux ténèbres, au fanatisme religieux – même si cette « Légende Noire » a été combattue par un autre médiéviste contemporain (A. Bello). D'autres remarques de Holsinger établissent un lien avec le propos d'Andrew Lynch sur la guerre, intrinsèquement liée à la période médiévale, de manière ambivalente⁴ : la figure du chevalier héroïque contraste avec l'image d'exactions, qui expliquent l'association fréquente, de nos jours, entre des actes « barbares » et la période médiévale, alors même que certaines représentations soulignent plutôt la légitimité du recours à la force comme l'établit une série d'exemples empruntés à la littérature anglophone (W. Scott, Ch. Dickens, Shakespeare, Twain) et au cinéma.

Dans cette série d'articles, celui de Richard Utz – l'un des chercheurs les plus connus et actifs dans ce domaine, président de la société médiévaliste américaine, l'*ISSM* – aurait mérité sans doute une place conclusive, en ce qu'il invite les lecteurs à réfléchir aux implications des recherches menées sur le Moyen Âge, donc à une démarche réflexive pour la communauté des médiévalistes⁵. Retraçant les efforts des « amateurs » du XVIII^e siècle pour faire vivre le patrimoine médiéval, il note la reconfiguration du rapport au passé au siècle suivant et l'apparition d'enjeux idéologiques voire nationalistes, comme il le montre pour l'Angleterre, de Scott à Churchill, avant d'interroger la naissance de la philologie, à travers l'exemple allemand, et d'évoquer la rivalité franco-prussienne sur le terrain scientifique, telle qu'elle s'est illustrée dans le traitement de textes médiévaux anglais et français par certains chercheurs, dans une forme d'annexion par la philologie d'un patrimoine considéré comme ennemi. Cette sorte d'« expansionnisme intellectuel⁶ » a suscité en retour une résistance : du côté anglais, en France, comme en témoignent les travaux de Joseph Bédier, mais aussi à l'intérieur de l'empire Habsbourg... jusqu'au déclin de la discipline, au sortir de la Seconde Guerre mondiale. C'est à ce moment que la recherche américaine a progressivement acquis une position de domination,

¹ B. HOLSINGER, « Neomedievalism and international relations », dans *Companion*, p. 165-179.

² Voir M. HARDT et A. NEGRI, *Empire*, Paris, 2000.

³ N. ALTSCHUL, « Medievalism in Spanish America after independence », dans *Companion*, p. 151-164.

⁴ A. LYNCH, « Medievalism and the ideology of war », dans *Companion*, p. 135-150.

⁵ R. UTZ, « Academic medievalism and nationalism », dans *Companion*, p. 119-134.

⁶ *Ibid.*, p. 128.

comme le montre Richard Utz, dans des pages qui ne font pas l'économie d'une critique de l'idéologie implicite à l'œuvre dans les « études médiévales » (*Medieval Studies*) américaines longtemps réfractaires au médiévalisme.

En contrepoint, la deuxième partie de *The MAMO*, intitulée « Practising medievalism » (« Le médiévalisme en pratique »), propose le point de vue de créateurs : écrivaine, compositeur, commissaire d'exposition. Elle s'ouvre sur un texte d'une autrice associant écriture fictionnelle et écriture historique, d'où un écho avec l'article de Geary. On doit en effet à Felicitas Hoppe, entre autres publications, une évocation romanesque de Jeanne d'Arc (*Johanna*, 2006) ainsi qu'une reprise de l'histoire d'Yvain, *Iwein Löwenritter* (2008). Son texte à la première personne évoque des souvenirs d'enfance, en l'occurrence la vision de figures médiévales – exclusivement féminines dans l'imaginaire enfantin – et oppose l'approche universitaire à l'appréhension supposée « directe » du texte médiéval¹ – en l'occurrence, du *Iwein* de Hartmann von Aue (fin XII^e – début XIII^e siècle) que Felicitas Hoppe considère comme un texte à visée didactique, destiné à des chevaliers, et qu'elle a choisi d'adapter à destination du jeune lectorat, en raison de sa ressemblance supposée avec Pinocchio. Cette contribution est la plus déroutante de l'ensemble, par son caractère très assertif et sa manière d'éluder des objections majeures : peut-on par exemple dégager, de la traduction moderne d'un texte médiéval, de telles certitudes sur le « message » attribué à un supposé « auteur », qu'une adaptation comme celle de Hoppe viserait à amplifier, à expliciter ?

Le texte suivant pose des problèmes comparables. Conservateur à Glasgow, James Robinson, l'un des commissaires d'une exposition consacrée en 2011 par le British Museum au culte des saints et des reliques, repose sur une analogie censée permettre au grand public de combler la distance le séparant du Moyen Âge : le culte des saints avec celui des « stars », emblématique selon Robinson d'un médiévalisme contemporain². Les deux types de célébrité partageraient une forme d'instabilité, de versatilité, si l'on suit l'analyse proposée à partir des exemples de James Dean (choisi pour sa dimension christique), de Jim Morrison, d'Elvis Presley, de Marilyn Monroe ou encore de Lady Di. Si l'on comprend l'intérêt heuristique de ce rapprochement, on note l'enchaînement d'analogies (sans esquisse de justification), comme l'assimilation de Lady Di à une sainte, du cinéma à une religion ou de Graceland à un sanctuaire (au sens strict, allant ainsi plus loin que le rapprochement entre les visites des fans et un pèlerinage) ; l'article ne montre pas réellement comment pourrait être comblé le fossé séparant l'exemple religieux (le culte des saints) et l'exemple séculier (les stars) ; il en vient même à spéculer sur cette « aura qui pouvait entourer le Christ et ses saints³ ». En outre, certains phénomènes modernes rabattus ici sur le Moyen Âge ne renvoient-ils pas plutôt à des pratiques encore plus anciennes, ayant perduré à l'époque médiévale et à l'époque moderne ? C'est ce qui apparaît à la lecture de ce chapitre à l'écriture aussi essayistique que le précédent (écriture marquée par une forte subjectivité et absence de preuves), qui n'affronte pas cette objection évidente. Pas plus que le texte suivant, sous la plume du compositeur et musicien Graham Coatman, n'explique d'où vient la prémisse selon laquelle le Moyen Âge serait moins distant en ce début de XXI^e siècle qu'au siècle précédent⁴. Cette assertion ouvre une série de digressions sur Rachmaninov et Stravinsky, sur l'intérêt de Satie, de Britten, de Judith Weir ou d'un groupe de chanteuses, à

¹ F. HOPPE, « 'Adventure ? What is that ?' on *Iwein* », dans *The MAMO*, p. 105-118.

² J. ROBINSON, « Saints' cult and celebrity : the medieval legacy », dans *The MAMO*, p. 119-133.

³ *Ibid.*, p. 121.

⁴ G. COATMAN, « Is medieval music the new avant-garde ? The wilful, the wayward, and the playful », dans *The MAMO*, p. 134-151 (p. 134).

l'égard du Moyen Âge, concluant à la présence d'un dialogue entre les époques et de filiations, mais aussi à la complexité de notions telles que le modernisme – ce que personne ne songerait à contester. On renverra, dans le *Companion*, au texte de Helen Dell, qui s'intéresse à la référence mobilisée par Coatman, cette « musique médiévale » dont la recreation par certains ensembles soulève des interrogations quant à son authenticité, et se concentre sur la « musique des sphères », mobilisée par des musicologues ou des artistes du siècle dernier¹.

Au sein de cette partie se distingue l'article beaucoup plus didactique de Fani Gargova, qui plaide pour la prise en compte, indispensable à ses yeux (comme cela est souligné de manière répétitive), des archives historiques dans l'analyse du médiévalisme politique². L'exemple mobilisé est celui du nationalisme bulgare et de trois figures : un directeur du musée archéologique national bulgare (Bogdan Filov) devenu premier ministre, un historien de l'art autrichien (Josef Strzygowski) et un mécène américain (Thomas Whittemore) sont évoqués dans leurs rapports contrastés au Moyen Âge, à travers la description d'expéditions archéologiques menées en 1914-1915 dans une perspective très marquée par le nationalisme bulgare, désireux de revendiquer une « légitimité » ancienne, remontant au Moyen Âge. L'article envisage ainsi le devenir des photographies prises pendant ces expéditions, entrées dans les collections nationales pendant la Seconde Guerre mondiale – au cours de laquelle le gouvernement de Filov (1940-1943) menait une politique antisémite, la Bulgarie ayant rejoint l'axe Berlin-Rome –, ainsi que la naissance de l'Institut byzantin (Byzantine Institute of America), fondé par Whittemore.

L'unité de cette section n'est pas plus évidente lorsque l'on envisage le sujet des deux articles suivants, l'un du codirecteur d'ouvrage, Chris Jones, l'autre de Tommaso di Carpegna Falconieri et Lila Yawn. Le premier s'intéresse à la fortune de la poésie médiévaliste anglophone, après l'acmé du XIX^e siècle : à la multiplication de traductions en anglais moderne, d'adaptations plus ou moins strictes, ou encore de publication d'œuvres s'inspirant du Moyen Âge³. Après la traduction de *Beowulf* (1999) par Seamus Heaney, disparu l'année même où s'est tenu le colloque en 2013 et à qui ce volume est dédié, sont évoquées des parutions relevant de l'un ou l'autre de ces trois types de rapport à la littérature médiévale : une vingtaine d'exemples de traductions (Ciaran Carson, Bernard O'Donoghue, Sean O'Brien, Simon Armitage), d'adaptations (Ian Duhig, Seamus Heaney, Lavinia Greenlaw) et d'œuvres inspirées (Christiana Whitehead, John Haynes) témoigneraient – même si aucune remarque n'est faite ici sur la place de cette vingtaine d'écrits dans l'ensemble de la production de langue anglaise – d'une résurgence du médiéval en poésie, après une supposée éclipse au XX^e siècle. Ce *revival* peut s'expliquer par un accès plus large à la littérature médiévale, le développement d'une forme de nationalisme (en Écosse) ou de régionalisme (en Angleterre) ; mais aussi une proximité entre « la culture textuelle médiévale » et « la culture textuelle » actuelle influencée par le numérique⁴. C'est d'abord le passage à l'imprimerie (XV^e siècle) qui est éclairé par le rapprochement avec cette dernière, l'article rappelant ensuite certains traits de la textualité médiévale (dont la complexité de la notion d'auteur) avant de rapprocher, sans transition, la *mouvance* textuelle médiévale (telle que définie par Paul Zumthor) de l'instabilité de « textes

¹ H. DELL, « Musical medievalism and the harmony of the spheres », dans *Companion*, p. 60-74.

² F. GARGOVA, « Medievalism, Byzantinism, and Bulgarian politics through the archival lens », dans *The MAMO*, p. 152-167.

³ C. JONES, « Digital mouvance : once and future medieval poetry remediated in the modern world », dans *The MAMO*, p. 168-185.

⁴ *Ibid.*, p. 173.

souvent interactifs, à la variabilité infinie¹ » que l'on trouve sur le web. Et de relier ces traits (mouvance, autorité instable) à la grande « disponibilité » de la poésie médiévale comme référence pour les écrivains des premières décennies de ce siècle – sans que la démonstration soit faite du lien entre eux, puisque l'on sait (si l'on s'en tient à ces seules objections) que les poètes contemporains n'entretiennent que rarement un commerce direct avec les manuscrits médiévaux et n'ont pas non plus forcément connaissance de la diversité des éditions à leur disposition, donc de la « mouvance » de leurs modèles. L'article s'achève sur la description de deux participations de Chris Jones dans le domaine numérique : d'une part la création d'une application proposant des textes de Seamus Heaney, d'autre part la rédaction de tweets (multiples, donc marqués par la mouvance) inspirés par les énigmes médiévales du livre d'Exeter – soit deux exemples de « médiévalisme en pratique » et de *remediation* (au sens de passage d'un média à un autre). On rapprochera de cet article (en premier lieu) de celui, situé en fin de volume, consacré par Conor McCarthy aux choix opérés, au risque de l'anachronisme volontaire, dans les adaptations de Dante (en 2002) et d'une épopée irlandaise (en 2007) par un écrivain contemporain récemment disparu, par ailleurs universitaire². On renverra également au chapitre du *Companion* rédigé par le même Chris Jones, qui souligne l'importance de la référence médiévale dans la constitution d'une identité poétique « anglaise » moderne, qu'il retrace *via* Spenser, Chatterton, Tennyson en particulier, jusqu'à des œuvres de l'extrême contemporain témoignant du *revival* médiévaliste³.

Partant de l'observation de certaines particularités du médiévalisme italien, concurrencé par les références à l'Antiquité et, dans le domaine politique par exemple, moins présent au niveau national qu'au niveau local, le texte de Tommaso di Carpegna Falconieri et Lila Yawn juxtapose quant à lui l'étude de deux objets, un événement culturel (le Calendimaggio) à Assise et la *Trilogie de la vie* de Pasolini, pour montrer l'importance du Moyen Âge comme « lieu commun » et point de repère populaire empreint de nostalgie⁴. La procession religieuse doublée d'une compétition (sportive, oratoire, musicale et dans la mise en scène de tableaux) entre factions revêt toujours une grande importance sociale, politique, dans une ville fragilisée par le tourisme – y compris dans sa démographie, le nombre de résidents du centre historique ayant été divisé par deux en vingt ans. Remontant à plusieurs siècles, mais pérennisé à l'époque fasciste, à l'occasion de la célébration du sept centième anniversaire de la disparition de François d'Assise (1926-1927), puis renouvelé après-guerre, cet événement sportif et culturel des « calendes de mai » met en scène un Moyen Âge marqué par la nostalgie, voulu comme authentique. Imité depuis les années 1930 (par Florence, Arezzo, Pise...) mais unique à bien des égards, à la frontière entre théâtre et jeu de rôles, il bannit tout anachronisme, en étendant cependant la période historique de référence jusqu'au XVI^e siècle. De ce texte, on pourra rapprocher les analyses sur le « médiévalisme de participation » proposées par Daniel T. Kline dans le *Companion* : celui-ci évoque tour à tour des formes populaires de ce « médiévalisme expérientiel », du jeu de rôles aux fêtes dites « médiévales » en passant par les reconstitutions,

¹ *Ibid.*, p. 175.

² C. MCCARTHY, « Time, Place, Language and Translation : Ciaran Carson's *The Inferno* and *The Táin* », dans *The MAMO*, p. 239-253.

³ C. JONES, « Medievalism in British poetry », dans *Companion*, p. 14-28.

⁴ T. DI CARPEGNA FALCONIERI et L. YAWN, « Forging 'medieval' identities: Fortini's *Calendimaggio* and Pasolini's *Trilogy of Life* », dans *The MAMO*, p. 186-215.

jusqu'aux jeux vidéo – dans ce texte, l'instabilité du terme « médiéval », notée dans l'introduction, s'illustre nettement¹.

La seconde partie de l'article coécrit par Tommaso di Carpegna Falconieri et Lila Yawn entend montrer que les années 1968-1980 n'ont pas vu disparaître la référence au Moyen Âge, dans une Italie où la gauche, très éclatée malgré l'importance du parti communiste, s'est souciée de faire perdurer une tradition populaire qui n'oublie pas le Moyen Âge. L'œuvre retenue est celle de Pasolini, chez qui la référence médiévale est récurrente, visant à faire ressortir par contraste l'évolution de la société de consommation, qui fonctionne comme un leurre pour le peuple. Notamment dans la trilogie composée du *Décameron* (1971), des *Contes de Canterbury* (1972) et des *Mille et une nuits* (1974), qui témoignent de l'attention du cinéaste pour le peuple et la portée révolutionnaire de la mémoire collective : transposé dans un Naples populaire, le film inspiré par Boccace montre que le Moyen Âge constitue un décor où la vraisemblance historique compte moins que la célébration de l'élan vital, du corps, de la joie ; celui tiré de Chaucer apparaît plus sombre et tragique dans sa dénonciation du pouvoir ; le dernier associe médiévalisme et orientalisme dans une atmosphère plus féerique. Concluant à la présence du peuple dans les deux objets culturels, l'article n'interroge pas, étrangement, ce qu'induit la mise en scène (collective, pour la fête d'Assise ; par Pasolini, dans ses films) de cette « chorale » présentée comme populaire, alors qu'il s'agit bien d'une invention, d'une fiction, en outre assumée par un créateur unique dans le cas de la « trilogie de la vie ».

La dernière partie de *The MAMO*, portant sur le médiévalisme dans la littérature et la culture, rassemble enfin cinq études de cas sur la littérature et des faits culturels, jugés représentatifs. Outre celle sur Ciaran Carson, mentionnée plus haut, celle d'Elizabeth Robertson met au jour la reprise d'un motif floral emprunté à Chaucer par un poète appartenant à une génération romantique (1770-1850) moins étudiée dans cette perspective, dont l'écriture poétique se trouve modifiée² ; on mesurera l'originalité de cet exemple en prenant appui sur la synthèse proposée par Clare A. Simmons sur le romantisme britannique dans le *Companion*, qui évoque Thomas Gray, Thomas Percy, Walter Scott, Robert Burns et le travail de collecte de ballades écossaises comme de récits populaires oraux, ou encore la naissance du roman « gothique » dans un contexte façonné par le goût de l'architecture médiévale et par un intérêt pour la langue et la littérature médiévales (anglaises) marqué par des considérations politiques³.

L'article de Bettina Bildhauer portant sur le film *Inglorious Basterds* de Quentin Tarantino (2009) comme adaptation des Nibelungen *via* Wagner et la version de Fritz Lang (1924)⁴ – l'hypothèse (mentionnée, mais non étayée) d'une connaissance directe du texte médiéval allemand par le cinéaste américain apparaît peu vraisemblable – ouvre sur une réflexion plus large concernant l'association entre violence et Moyen Âge dans une certaine représentation collective. Alors que cet article s'intéresse à la circulation d'un motif visuel (la croix) dans les œuvres envisagées, Carolyn Dinshaw part, dans la lignée de ses travaux précédents⁵, à la recherche d'un motif architectural médiéval, « l'homme vert », jusque dans un festival américain, en passant par des exemples littéraires pour réfléchir à la relation entre homme et

¹ D. T. KLINE, « Participatory medievalism, digital gaming, and role playing », dans *Companion*, p. 75-84.

² E. ROBERTSON, « Chaucer's and Wordsworth's vivid daisies », dans *The MAMO*, p. 219-238.

³ C. A. SIMMONS, « Romantic medievalism », dans *Companion*, p. 103-118.

⁴ B. BILDHAUER, « Visuality, violence and the return of the Middle Ages : Quentin Tarantino's *Inglorious Basterds* as an adaptation of the Nibelungen story », dans *The MAMO*, p. 254-275.

⁵ C. DINSHAW, *Getting Medieval : Sexualities and Communities, Pre- and Postmodern*, Durham (NC), 1999.

nature dans une perspective *queer*¹ – mais en exagérant le caractère médiéval d'un motif bien plus ancien et sans vraiment démontrer que les avatars ultérieurs constituent une reprise de la référence médiévale proprement dite. Autrement dit, au-delà de la ressemblance des motifs, la filiation n'est pas montrée et le choix fait par l'article de « penser avec » (*think with*) la figure de « l'homme vert » certains phénomènes contemporains ne suffit pas à prouver la légitimité de la démarche.

Un cheminement comparable conduit enfin Roland Betancourt à rapprocher cinéma (*Soudain, l'été dernier*, de Mankiewicz, 1959), architecture (des mosaïques du Rockefeller Center à New York) et musique moderne (Lady Gaga) pour réfléchir à la référence byzantine, sentie comme plus proche de la modernité, associée à l'innovation technologique², jusqu'à ce que la référentialité du terme même (« byzantin ») devienne floue, car trop large ; ce dernier texte permet de retrouver, implicitement, certaines réflexions de l'introduction sur l'altérité et la proximité du Moyen Âge, au gré de ses avatars. C'est en contrepoint de ces deux contributions que l'on peut en lire deux autres dans le *Companion* : d'une part, celle de John M. Ganim retrace la permanence de références à l'architecture médiévale, l'un des héritages les plus tangibles (pour les Européens) de ce passé historique, ainsi que l'évolution des connotations attachées, par exemple, au « gothique »³ ; d'autre part, celle de Bettina Bildhauer, qui choisit de parler de « cinéma médiéval » pour passer en revue quelques références attendues (Ingmar Bergman, Jean-Jacques Annaud, Ridley Scott...), mais s'en tient surtout au constat de la grande labilité de l'expression (utilisée par l'industrie cinématographique pour désigner des films situés aussi bien dans un décor « médiéval » que dans un contexte moderne), sans la remettre suffisamment en question, avant de conclure sur une pirouette, rapprochant en quelques mots le cinéma d'une cathédrale⁴. Dans le même volume, l'article de Tison Pugh pose la question du *gender* et de la redéfinition, ou de la subversion, de l'ordre social qu'implique l'approche *queer*, à partir d'un exemple très étudié, celui de *Sacré Graal*⁵ – mais en confondant la perspective adoptée et une caractéristique supposée intrinsèque au film, et en oscillant entre prise en compte de la biographie des membres du groupe et propos généraux sur la manière dont « le présent redéfinit la signification culturelle du genre et de la sexualité du passé⁶ ».

« Vérité en-deçà des Pyrénées... » : partages disciplinaires et linguistiques

La plasticité de l'image du « Moyen Âge » mobilisée pour penser des phénomènes politiques, sociaux et culturels (dont le cinéma, les jeux vidéo, la littérature), apparaît au fil des chapitres où se répondent domaines, exemples, motifs, d'un volume à l'autre. En cela, ils sont représentatifs des travaux médiévalistes qui procèdent le plus souvent par juxtaposition d'études de cas, les sujets traités étant à la fois divers et situés dans la droite ligne de ceux abordés par les livraisons régulières de *Studies in Medievalism* depuis 1979 et des publications depuis vingt ans, en croissance exponentielle – un site comme « Modernités médiévales » en a

¹ C. DINSHAW, « Black skin, green masks : medieval foliate heads, racial trauma, and queer world-making », dans *The MAMO*, p. 276-304.

² R. BETANCOURT, « The medium is the Byzantine : popular culture and the Byzantine », dans *The MAMO*, p. 305-338.

³ J. M. GANIM, « Medievalism and architecture », dans *Companion*, p. 29-44.

⁴ B. BILDHAUER, « Medievalism and cinema », dans *Companion*, p. 45-59.

⁵ T. PUGH, « Queer medievalisms : a case study of *Monty Python and the Holy Grail* », dans *Companion*, p. 210-223.

⁶ *Ibid.*, p. 210.

proposé une sélection au cours de la décennie 2005 à 2015¹. Un effort de généralisation, de théorisation, est sensible cependant, en particulier dans le *Companion* – moins toutefois que dans l'ouvrage collectif *Medievalism : Key Critical Terms* (2014) dirigé par Elizabeth Emery et Richard Utz, auquel on renverra les lecteurs² –, effort motivé explicitement par le tournant que vivraient les études médiévales selon ces deux ouvrages, et qui justifieraient leur parution. Dans cette affirmation même, ces deux états des lieux permettent de discuter quelques aspects des conflits disciplinaires et linguistiques récurrents dans ce domaine.

Que l'on rencontre le terme *médiévalisme* de plus en plus fréquemment, y compris dans les médias grand public en France, constitue l'un des signaux de sa reconnaissance et de son institutionnalisation ; son existence semble désormais aller de soi, au point que le domaine finit par paraître comme dépourvu d'histoire. Il est frappant que ces deux volumes n'évoquent pas les difficultés rencontrées au fil de l'affirmation de ce domaine et même les polémiques qui ont longtemps marqué d'opprobre nombre de sujets évoqués ici (comme les jeux vidéo ou des phénomènes populaires), comme s'ils allaient de soi, alors qu'ils sont longtemps restés à la marge. Sont présentées comme des évidences certaines assertions qui font l'économie de questions cruciales, à l'instar de l'inscription disciplinaire du médiévalisme, revendiquée dans des plaidoyers *pro domo* incompatibles : on a déjà noté plus haut l'hésitation de Bettina Bildhauer et de Chris Jones concernant les relations (distinction ou inclusion) du médiévalisme et des études médiévales ; pour Louise D'Arcens, il est tout aussi évident que le premier relève des secondes, et plus précisément, que le médiévalisme appartient légitimement aux médiévistes anglophones³, aux chercheurs en littérature qui conserveraient une précellence, non expliquée, sur les historiens. On rappellera pourtant ici que la thèse inverse a été posée comme tout aussi évidente par Kathleen Verduin vingt ans plus tôt : pour cette pionnière du médiévalisme américain, aux côtés de Leslie Workman, le médiévalisme intègre les études médiévales⁴, qui en constituent le versant savant. Les trois positions, rapprochées, révèlent leur relativité, et attestent une fermeture disciplinaire renforcée par des choix linguistiques exclusifs.

Les lecteurs ne peuvent en effet manquer d'être frappés, en effet, par la bibliographie critique presque exclusivement anglophone, et par un choix de sujets – au-delà d'une diversité proclamée – sanctionnant l'importance capitale de la littérature anglaise du XIX^e siècle (Scott, Tennyson, Morris...) et de la culture anglophone – à l'exception notable du texte de Nadia Altschul, qui en appelle à une diversification des objets culturels et à un élargissement géographique. C'est d'ailleurs sur la poésie britannique que porte le chapitre inaugural (Jones) du *Companion*, comme une évidence. Les contributeurs signant les chapitres sont connus dans les milieux anglo-américains, et se citent d'ailleurs d'un volume à l'autre ; on notera la présence de plusieurs chercheurs australiens dans le *Companion* (à commencer par la directrice d'ouvrage, professeure de littérature anglaise à l'université de Wollongong), sans que cela élargisse le cercle au-delà du monde anglophone, très loin de l'approche *globale* revendiquée⁵ : n'est-ce pas, d'ailleurs, assez piquant en comparaison de la nature « européenne » du Moyen Âge, rappelée à plusieurs reprises dans le volume ? Dans *The MAMO*, sur dix-huit contributions, seules trois sont le fait d'une chercheuse autrichienne, d'une autrice allemande

¹ Les archives peuvent être consultées : <https://modmed.hypotheses.org/bibliographie>.

² L'auteur de ces lignes a contribué à E. EMERY et R. UTZ dir., *Medievalism : Key Critical Terms*, Londres, 2014 (chapitre « Memory », p. 133-140).

³ *Companion*, p. 10.

⁴ K. VERDUIN, « Preface », *Studies in Medievalism*, 10 (2000), p. 1.

⁵ *Companion*, p. 10.

et d'un chercheur italien, Tommaso di Carpegna Falconieri dont les travaux ont, depuis, été diffusés en France dans le milieu des historiens¹.

On pourrait se résigner à ce fait, voire sourire en songeant à ce que seraient des titres plus exacts – *The Companion to English Medievalism* et *The Middle Ages in the Modern Anglophone World* – si la recherche médiévaliste ne pâtissait pas de cette absence de collaboration, autre que ponctuelle, entre chercheurs anglo-américains et chercheurs d'Europe continentale ; ce qui conduit à dupliquer la recherche existant dans divers pays. Un lecteur francophone ne peut manquer d'être frappé de voir les publications en langue française reléguées dans une note de fin d'introduction², ou *The MAMO* prétendre être « la première publication dans ce domaine en émergence qu'est le médiévalisme³ » à intégrer des contributeurs non universitaires ; on rappellera les travaux de l'association « Modernités médiévales », qui depuis 2004, à raison d'un colloque annuel, fonctionne sur ce principe même.

Enfin, l'idée même que le médiévalisme serait « en émergence », répétée dans nombre de publications récentes désireuses de souligner leur propre originalité (et parfois de justifier leur existence), est tellement rebattue qu'elle finit par devenir contre-productive pour un domaine dont elle ralentit la formalisation théorique, pourtant entamée il y a une dizaine d'années, simultanément dans le monde anglophone et sur le continent européen : avec la publication de numéros de la revue *Studies in Medievalism* aux titres explicites, *Defining Medievalism(s)* I et II, puis *Defining Neo-Medievalism(s)* en 2009-2011 ; et au même moment, mais sans lien, avec un colloque « Médiévalisme, modernité du Moyen Âge » tenu en novembre 2009 à Metz-Malbrouck, suivi en 2010 d'une rencontre entre chercheurs européens et américains à Groningen (Pays-Bas), qui a marqué une première tentative de jonction entre approches américaines et approches européennes (continentales). L'importance de *The MAMO* tient peut-être avant tout à ce qu'il correspond au lancement d'une série de congrès (Lincoln en 2015 ; Manchester en 2017) qui viennent de connaître une ouverture géographique prometteuse, avec la dernière rencontre (à ce jour), à Rome en 2018, où une centaine d'intervenants venus de vingt pays ont considérablement élargi les approches, démontrant les vertus d'une discussion plus large. C'est bien en assumant l'histoire complexe du médiévalisme, au croisement de cultures européennes (continentales) et anglo-américaines que l'on peut espérer que ce domaine cesse de faire du surplace.

Or l'écriture de cette histoire commune ne saurait faire l'impasse, comme souvent dans les publications anglophones, sur le rôle d'un Paul Zumthor, mentionné une seule fois dans *The MAMO* (à propos de la « mouvance », comment pourrait-il en aller autrement ? mais il est étrangement présenté comme « français »⁴) et aucune dans le *Companion*. Pour qui sait l'importance de ses analyses dans l'apparition de la deuxième vague du médiévalisme américain moderne, celle qui, après *Studies in Medievalism*, dans les années 1979 et suivantes, s'est ancrée à l'université, illustrée par des publications telles que *Medievalism and the Modernist Temper*⁵, cette amnésie récurrente est saisissante : il n'est que de regarder l'introduction de ce livre, dans les réflexions sur l'altérité du Moyen Âge ou l'insistance sur la reviviscence des études médiévales dans le dernier quart du XX^e siècle, pour saisir ce qu'il doit

¹ Voir en particulier T. DI CARPEGNA FALCONIERI, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Paris, 2015.

² *Companion*, p. 13, n. 14.

³ *The MAMO*, p. 19.

⁴ Dans C. JONES, « Digital mouvance... », p. 175.

⁵ R. H. BLOCH et S. G. NICHOLS dir., *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, 1996.

à l'*Essai de poétique médiévale* (1972) et à *Parler du Moyen Âge* (1980). Oui, quarante ans plus tard, c'est bien les souvenirs conjoints de Paul Zumthor et de Leslie Workman qui nous invitent à surmonter les frontières disciplinaires et linguistiques, pour préciser – en particulier entre littéraires et historiens – les « règles génératives de notre discours » médiévaliste commun¹.

Vincent Ferré
Univ Paris-Est Creteil, LIS, F-94010 Creteil, France

¹ P. ZUMTHOR, *Parler du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 25.